

Le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10^e)

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Réaction ou Révolution

Qu'attendent ces Messieurs de la Camélotte royale pour sauter à la gorge de la Gueuse et l'étrangler ? Jamais, depuis la chute de Louis-Philippe, les circonstances ne furent plus favorables à cette opération.

On peut estimer que, si aisée qu'elle apparaisse, la restauration monarchique ne se ferait tout de même pas sans quelque risque et que les royalistes seraient bien mal avisés en s'y exposant, puisque, somme toute, ce sont eux qui dirigent présentement les destinées du pays et que, leur Philippe régnant, ils n'y feraient pas plus facilement le beau temps et la pluie.

On peut même penser que, pour eux, mieux vaut gouverner que régner, car cette étrange situation leur permet de se servir du Pouvoir et d'en extraire tous les avantages, comme s'ils en étaient les détenteurs effectifs, et de mettre à la charge du régime qu'ils abhorrent toutes les responsabilités désagréables.

Je suis certain que chez les princes et les duchesses, chez les comtes et les marquises qui aspirent à former la cour de Camille rétabli sur le trône de ses ancêtres, il y a, présentement, une très vive impatience et un étonnement profond.

Quand ils expriment cet étonnement et manifestent cette impatience, on leur répond sans doute que, d'une part la Cause Sacrée de la France et les intérêts supérieurs de la Patrie exigent que, dans les conjonctures actuelles, rien ne soit tenté qui puisse inquiéter ou diviser les patriotes de tous les partis et que, d'autre part, il est sage d'attendre que le fruit des vaillants efforts accomplis par les dévoués serviteurs de la Monarchie soit parvenu à pleine maturité, afin qu'il n'y ait plus qu'à tendre la main et à le cueillir.

Pour de multiples et solides raisons, ces deux réponses ne tiennent pas debout et je serais bien surpris qu'elles donnassent satisfaction aux impatients de la faction royaliste.

Daudet, Maurras et toute la clique des factieux ne rabâchent-ils pas chaque jour que la République conduit fatalement la France aux abîmes et que, seule, la Monarchie peut l'en sauver ?

Dès lors, à moins que ces farceurs ne croient pas un traitre mot de ce qu'ils disent, ou, encore, qu'ils ne se fient du sort de la France — on peut choisir entre ces deux points de vue et même les admettre tous les deux — il est évident que leur devoir est de mettre fin sans perdre une minute, aux agissements criminels du régime qu'ils combattent.

Voilà pour la première de ces deux réponses.

Et voici pour la seconde : Les fonctions les plus élevées, les postes les plus importants et les pouvoirs les plus étendus sont, d'ores et déjà, occupés par des individus notablement acquis à la réaction. Un simple coup d'œil sur l'Armée, sur la Police, sur la Magistrature et sur les principaux rouages de l'Etat républicain apporte la certitude et la preuve de cette incontestable vérité.

La centralisation, qui est le propre — si j'ose dire — du régime actuel, place entre les mains de ces réacteurs fléchis toutes les forces publiques et les formidables moyens de corruption, d'intimidation et de répression dont celles-ci disposent.

Depuis soixante-trois ans qu'il fonctionne, le régime gouvernemental que les Français subissent a fini par écarter ceux-là mêmes qui avaient fondé sur son avènement les plus belles espérances. Opportunistes, radicaux, socialistes, bioco-nationalistes, tous se sont montrés, une fois au Pouvoir, aussi incapables, aussi corrompus, aussi hostiles à la classe ouvrière, aussi réfractaires à la réalisation du programme et de l'idéal républicains, aussi féroces et arbitraires dans la répression, aussi abjects et, pour tout dire, aussi dégoûtants les uns que les autres. En sorte que, après avoir tant aimé la République, après avoir versé leur sang pour l'instaurer, après l'avoir gagnée encore, défendue les uns au prix de leur liberté, les autres au prix de leur sang, les travailleurs en sont arrivés à ressentir pour elle la plus entière indifférence. La République peut, maintenant ou disparaître, ils s'en moquent.

Aussi longtemps qu'il leur a été possible d'espérer que, sous la direction du parti républicain, le développement normal de la démocratie aboutirait aux améliorations sociales entrevues et désirées, les hommes épris de justice et d'égalité ont fait crédit aux gouvernants ; mais ceux-ci, frappés d'un inexorable aveuglement et gangrenés par l'exercice du Pouvoir, ont violé leurs engagements avec un tel cynisme, ils ont trahi leurs programmes avec une telle imprudence, qu'il n'y a plus, désormais, dans le cœur des foules désabusées, que mépris et haine pour le régime que ces renégats représentent.

Non ! Mais... voyez-vous les prolétaires faire un rempart de leurs corps à la République des Millerand, des Poincaré, des Colrat, des Maginot, des Latorze, des Le Troquer, des Chéron ? ou encore à celle des Clemenceau, des Tardieu, des Mandel, des Ignace ? ou encore à celle des Doumergue, des Raoul Péret, des Viviani, des Caillaux, des Malvy, des Briand ? ou encore à celle des Poincaré, des Herriot, des Blum, des Boncour, des Renaudel ? Cette Marianne-là peut être attaquée ; les travailleurs ne feront rien pour la défendre. Cette Gueuse-là peut être assassinée ; le Proletariat ne fera rien pour la venger.

Les « Vive le Roi ! » savent tout cela, que personne, du reste, n'ignore. Il n'est donc pas possible d'admettre qu'ils attendent, pour n'avoir plus qu'à le cueillir, que le fruit soit mûr. Mûr il est, l'est en plein, il ne peut pas l'être davantage, à moins qu'il ne pourrisse.

Tout le monde a le sentiment — parfaitement justifié — que, s'ils le voulaient, les chefs de la réaction royaliste pourraient, sans grand effort, mettre officiellement la main sur les pouvoirs publics et que, s'ils avaient le courage de le faire, ils ne rencontreraient aucune résistance sérieuse : le haut commandement militaire, policier et judiciaire favoriseraient plutôt cette mainmise, devant laquelle la ploutocratie parlementaire et la courtoisie bourgeoise s'inclineraient sinon avec empressement, du moins sans résister.

Je pose donc à nouveau la question : pourquoi ces Messieurs de la Camélotte royale ne sautent-ils pas à la gorge de la Gueuse ? Pourquoi ne se décident-ils pas à l'étrangler ? Que redoutent-ils ?

La réponse est facile : ces messieurs ont la frousse. Ils parlent volontiers de leur bravoure, ces fils de preux. Plastronnant, arrogants, menaçants, provocants, ils brandissent leurs matras ; mais ils ont le trac. Pour se résoudre à attaquer, il faut qu'ils soient dans la proportion de soixante contre un, et pour peu qu'ils trouvent en face d'eux des hommes déterminés à se défendre, ils se dégoûtent.

Pour marcher, ils attendent, en soldats disciplinés, les ordres de leurs chefs, et ceux-ci n'osent pas donner le signal de l'attaque ; car, s'ils présumait qu'une vigoureuse offensive suffirait à mettre en fuite les gouvernants actuels habitués à faire la guerre — toutes les guerres — avec la peau des autres et pas avec la leur, ils savent aussi que, si la mêlée s'engageait, les prolétaires n'hésiteraient pas un instant à s'y précipiter, avec la volonté bien arrêtée de mettre à profit les circonstances, pour se débarrasser de la fois de la vermine républicaine et de la pourriture royaliste.

Pas un travailleur ne bougerait pour défendre et sauvegarder le régime bourgeois ; mais tout le prolétariat doué de quelque conscience et de quel que combativité se dresserait comme un seul homme, pour culbuter les dictateurs de la monarchie, qu'ils exercent au moins autant que les dictateurs de la République.

Le terrain de la lutte s'est déplacé ; le sens et la portée de la bataille se sont transformés. Monarchie ou République, Aristocratie ou Démocratie, la classe ouvrière a suffisamment évolué pour comprendre — mieux vaut tard que jamais — que toutes ces formes de gouvernement ne représentent, sous des étiquettes variées, qu'une seule et même chose : la domination de l'homme sur l'homme et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Pour un prolétariat, le mot d'ordre de tous les Maîtres et de tous les Riches est : « Misère et Oppression. » Face à la bourgeoisie, le mot d'ordre de tous les Opprimés et de tous les Exploités est : « Bien-Être et Liberté ! » Désormais, le conflit est ouvert : feroce, brutal, sanglant et sans merci. (« C'est une question de force », a déclaré Clemenceau) entre les partisans de ces deux mots d'ordre irréductiblement opposés. L'un : « Misère et Oppression » est aujourd'hui synonyme de Réaction ; l'autre : « Bien-Être et Liberté », est synonyme de Révolution.

C'est ici, c'est-à-dire entre la Réaction et la Révolution que se dresse la barrière. Royalistes et républicains sont d'un côté ; tous les révolutionnaires sont de l'autre.

Le jour où royalistes et républicains s'avanceraient de voter leur querelle, les révolutionnaires franchiraient la barrière ; ils tomberaient à bras raccourcis sur les uns et les autres sans distinction et ne cesseraient de frapper que lorsqu'ils auraient réduit définitivement à l'impuissance et les uns et les autres.

Voilà ce qu'appréhendent les chefs royalistes ; voilà pourquoi ils hésitent, pourquoi ils n'osent pas donner à leurs bandes le signal qu'elles attendent.

Que les maîtres changent, que le chef d'Etat soit un président de la République ou un monarque, pour le prolé-

Dimanche, devant le Mur, les Anarchistes se souviendront

Devant le Mur où tombèrent les trente mille révolutionnaires de 1871, une fois de plus les révolutionnaires d'aujourd'hui, leurs héritiers, vont défiler. Cette année, la manifestation est organisée par le Comité d'Action, c'est-à-dire par le faisceau de tous ceux qui se réclament des combattants de la Commune, de tous ceux qui se préparent pour une bataille dans laquelle les victimes ne seront plus du côté du Travail. Nous nous souvenons et nous entendons profiter des leçons du passé.

Devant ce Mur qui porte encore les traces des balles versaillaises, nous prendrons l'engagement de savoir employer toutes les armes qui conviennent à une lutte impitoyable et de laquelle les producteurs ne sortiront victorieux qu'à la condition d'être fortement organisés. Mais, devant ce Mur, nous souvenant des erreurs de la Commune, nous nous affirmerons également décidés, pour le succès de la révolution libératrice, à épurer l'action ouvrière de toute préoccupation politicienne, de toutes compétitions de partis. Devant le Mur où des hommes tombèrent pour la Révolution, les anarchistes répéteront ces formules révolutionnaires auxquelles ils restent fidèles :

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » « Bien-être et Liberté. »

C'est avec ces pensées que les anarchistes, répondant à l'appel du Comité d'Action, iront dimanche, nombreux, au Père-Lachaise.

L'UNION ANARCHISTE.

Comité départemental d'Action contre l'Impérialisme et la Guerre
Union des Syndicats de la Seine. — Fédération de la Seine du Parti Communiste (S.F.I.C.)
Fédération de la Seine de l'A. R. A. C. — Fédération Anarchiste Parisienne (U. A.)

Pour la Manifestation

Le Comité départemental d'action prend en main, cette année, l'organisation de la Manifestation au Mur des Fédérés, en commémoration de la Semaine Sanglante.

Contrairement aux systèmes antérieurs, il demande, très instamment, à tous les manifestants quelle que soit les organisations auxquelles ils se réclament, de se grouper par localités de banlieue et par groupes d'arrondissement pour Paris.

Cette réglementation devra être suivie scrupuleusement par tous, car, s'il n'en était pas ainsi, le bon équilibre, et, par conséquent, le succès de la manifestation, risqueraient de se trouver compromis.

Le défilé se fera par groupes. Il comprendra onze groupes réglés de la façon suivante :

- PREMIER GROUPE**
Les organisations directrices de la manifestation participant au Comité d'action. Savoir : Commission Exécutive de la C. G. T. U. Comité Directeur du P. C. Comité Central de l'A. R. A. C. Comité d'initiative de l'Union Anarchiste.
Les différents groupes de pupilles.
Le groupe des blessés de guerre (A. R. A. C.).
- DEUXIEME GROUPE**
Banlieues Ouest et Nord. — Asnières, Aubervilliers, Billancourt, Bois-Colombes, Colombes, Boulogne-sur-Seine, Le Bourget, Clignancourt, La Courneuve, Dugny, Epinay, La Garenne, Gennevilliers, Saint-Denis, Levallois, Nanterre, Neuilly, Pierrefitte, La Plaine-Saint-Denis, Puteaux, Stains, Suresnes, Saint-Ouen.
Les organisations centrales participant au Comité départemental d'action. — Savoir :

La Répression

Albertini et Colomer condamnés

Jeudi 17 mai comparait devant la 11^e Chambre, présidée par M. Laugier, nos camarades Albertini et André Colomer, pour une provocation au crime de meurtre à la suite de l'article intitulé : « D'Essen à la rue de Rome ».

Notre camarade Albertini, déjà arrêté pour un précédent article, était au banc des accusés tout grelottant de fièvre, à son cinquième jour de grève de la faim.

Les deux inculpés étaient assistés de M^{rs} Antonio Costa et de M^{rs} Henry Torrès. M^{rs} Antonio Costa développe des conclusions d'incompétence. Il proteste contre la loi qui renvoie constamment les anarchistes pour leurs écrits et leurs paroles devant le tribunal correctionnel, qui, de l'avis même de M^{rs} Henry Torrès, possède moins encore qu'aucune autre juridiction les garanties d'impartialité morale que des inculpés « politiques » peuvent exiger.

Sous la dépendance directe du pouvoir gouvernemental, les juges ne peuvent que condamner, appliquant une loi dont ils se sont faits les serviteurs muets. Le tribunal, bien entendu, rejeta les conclusions d'incompétence. Notre ami Colomer, alors, déclara qu'il faisait défaut et il se retira.

Plaidant pour Albertini, M^{rs} Henry Torrès s'appliqua plus particulièrement à souligner la différence de traitement entre notre ami Albertini en état de détention préventive pour un article d'ordre politique et un individu qui, à Toulouse, ayant commis une agression à main armée à la tête d'une bande organisée, n'a même pas été placé sous mandat de dépôt, le président a fait varier d'étiquettes et ces bouleversements dans le personnel gouvernemental sont dénués de toute importance : c'est toujours la Réaction. Chasser tous les maîtres, renverser tous les gouvernements, détruire toutes les autorités, cela ne importe : c'est la Révolution.

Royalistes et républicains se disputent le pouvoir ; ils sont dans leur rôle. Les prolétaires se doivent de le jeter dans le même sac, de les combattre tous avec la même vigueur, de les abattre tous et de ne les point remplacer.

SEBASTIEN FAURE.

ment organisés. Mais, devant ce Mur, nous souvenant des erreurs de la Commune, nous nous affirmerons également décidés, pour le succès de la révolution libératrice, à épurer l'action ouvrière de toute préoccupation politicienne, de toutes compétitions de partis. Devant le Mur où des hommes tombèrent pour la Révolution, les anarchistes répéteront ces formules révolutionnaires auxquelles ils restent fidèles :

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » « Bien-être et Liberté. »

C'est avec ces pensées que les anarchistes, répondant à l'appel du Comité d'Action, iront dimanche, nombreux, au Père-Lachaise.

L'UNION ANARCHISTE.

Comité départemental d'Action contre l'Impérialisme et la Guerre
Union des Syndicats de la Seine. — Fédération de la Seine du Parti Communiste (S.F.I.C.)
Fédération de la Seine de l'A. R. A. C. — Fédération Anarchiste Parisienne (U. A.)

Pour la Manifestation

Le Comité départemental d'action prend en main, cette année, l'organisation de la Manifestation au Mur des Fédérés, en commémoration de la Semaine Sanglante.

Contrairement aux systèmes antérieurs, il demande, très instamment, à tous les manifestants quelle que soit les organisations auxquelles ils se réclament, de se grouper par localités de banlieue et par groupes d'arrondissement pour Paris.

Cette réglementation devra être suivie scrupuleusement par tous, car, s'il n'en était pas ainsi, le bon équilibre, et, par conséquent, le succès de la manifestation, risqueraient de se trouver compromis.

Le défilé se fera par groupes. Il comprendra onze groupes réglés de la façon suivante :

- TROISIEME GROUPE**
Banlieue Rive Gauche. — Antony, Arcueil-Cachan, Bagneux, Bourg-la-Reine, Châtigny, Châtillon, Choisy-le-Roi, Clamart, Fontenay-aux-Roses, Fresnes, Gennevilliers, Ivry-la-Rivière, Issy-les-Moulineaux, Ivry, Kremlin-Bicêtre, Malakoff-Montrouge, Port-Banquet, Sceaux, Thiais, Vanves, Villejuif, Vitry.
- QUATRIEME GROUPE**
Alfort, Alfortville, Bagneux, Bobigny, Bondy, Bonneuil-sur-Marne, Bry-sur-Marne, Champigny, Charenton, Créteil, Drancy, Fontenay-aux-Roses, Joinville-le-Pont, La Laiterie, Maisons-Alfort, Montreuil-sous-Bois, Nogent-sur-Marne, Noisy-le-Sec, Pantin, Pavillons-sous-Bois, Le Perreux, Pré-Saint-Gervais, Rommerville, Rosny-sous-Bois, St-Mandé, Saint-Maur-des-Fossés, Saint-Maurice, La Varenne, Villemonais, Vincennes, Villejuif, Vitry.
- SEPTIEME GROUPE**
5^e, 6^e et 13^e arrondissements.
- HUITIEME GROUPE**
14^e, 15^e et 17^e arrondissements.
- NEUVIEME GROUPE**
17^e et 18^e arrondissements.
- DIXIEME GROUPE**
19^e arrondissement.
- ONZIEME GROUPE**
20^e arrondissement.

Le Comité départemental d'action.

faisant preuve de la partialité la plus agressive prétendit interdire à M^{rs} Henry Torrès d'évoquer l'incident de Toulouse — et quelques autres incidents — dans le discours qu'il devait prononcer devant le tribunal.

C'est alors que M^{rs} Henry Torrès, faisant face à cette petite manifestation couronnée et dominée par le tumulte qui croissait, affirmant que, plaidant pour un homme victime, lui, d'un traitement de rigueur, il avait le droit d'évoquer le traitement de faveur dont jouit, à Toulouse, un voyou qui s'appelle Charles Ebloel, et qui déshonore une robe d'avocat.

La petite manifestation de prétoire s'amplifia et, invoquant abusivement l'autorité du bâtonnier — qu'ils se gardèrent d'aller chercher — des avocats, parmi lesquels le secrétaire d'ignace, qu'on ne s'étonne pas de rencontrer dans cette aventure, prétendirent empêcher M^{rs} Henry Torrès de continuer ses explications, cependant que le président s'efforçait également de lui retirer le parole.

L'avocat d'Albertini tint bon, affirmant avec force qu'il n'avait entassé ni son droit ni son devoir, et qu'il était prêt à répondre, selon son habitude, de ce qu'il avait dit, de toute manière. Les objections du substitut Donat-Guigou n'empêchèrent pas M^{rs} Henry Torrès de retirer ses paroles. La plus grande partie de sa plaidoirie fut, au contraire, consacrée à dénoncer l'immunité dont jouissent les uns et les persécutions dont on accable les autres.

Après une longue délibération, le tribunal rapporta un jugement de trois mois de prison et cent francs d'amende par défaut contre Colomer, et d'un mois contradictoirement contre Albertini.

Notre camarade Colomer se pourvut en appel contre le jugement de compétence.

Notre camarade japonais Osugi est condamné

On se souvient des incidents qui marquèrent le 1^{er} Mai à Saint-Denis. Notre camarade Osugi, l'écrivain et sociologue japonais bien connu, estimé de tous les lettrés dans son pays, vint, en quelques mots, apporter la sympathie du prolétariat d'Extrême-Orient aux ouvriers révolutionnaires de France.

Cela suffit pour l'arrêter brutalement et pour l'inculper d'outrage aux agents. Osugi, défendu par M^{rs} Henry Torrès, est passé mercredi dernier devant la 11^e Chambre, où il s'est vu condamner à trois semaines de prison. En outre, il sera expulsé. Deux pays hospitaliers que la France de M. Poincaré !

Action d'hier et d'aujourd'hui

Les « Camelots du Roy » ont organisé, ces temps derniers, une grande réunion privée, à la Salle Wagram.

S'ils étaient un peu moins lâches, ils auraient pu organiser une réunion publique ; nous serions certainement allés leur rendre visite. Mais les chevaliers de la « fleur de lys » aiment beaucoup mieux jouer au « matamore » devant trois douzaines de douairières « au fondement hospitalier », que d'affronter la réunion publique, où ils risquent fort de se faire tirer les oreilles.

Dans cette réunion privée, les ténors du nationalisme intégral ont parlé que de l'excitation de Plateau. Mais c'est notre amie Germaine Berton (à qui vont toutes nos sympathies) qui a fait les frais de la soirée.

Les orateurs ont été d'une violence extrême.

Un parti de « débavaler » — style Daudet — tous ceux qui ne se soumettraient pas aux exigences des coquins d'Action Française.

Ah ! non ! Laissez-moi rire ! Et prenons un peu de ceux qui parlèrent ce soir-là à la Salle Wagram, et voyons un peu ce qu'ils ont dans le ventre.

Charles Maurras qui écrit ses articles quotidiens sur une « chaise percée » — et pour cause ! — parle quand même de « bastonner » celui-ci, de corriger celui-là. Non, mais, sans blague ! Un peu de pudeur, hé ! « barbier » !

Enfin, en un autre, Georges Valois, par exemple, celui-là a été plus précis : il a raconté un tas d'histoires sur « l'honneur » Jean Grave et sur les « bandits » du Libertaire.

Oh ! il a été très courageux — en paroles. En fait, il a déclaré qu'il ne faisait pas avoir peur de nous et que les « camelots du Roy » sauraient bien nous faire rentrer dans nos « repaires ».

Rigolo, va ! Parions donc un peu d'une vieille histoire, voulez-vous, Georges Valois ?

C'était vers la fin de 1911, à Puteaux. Les « camelots » avaient organisé une réunion à un bureau de tabac, rue de la République.

Le sujet à traiter était : « Notre Syndicalisme », par Georges Valois.

Cette réunion était privée, comme à l'habitude ; mais nous avions été convoqués à cinq ou six camarades anarchistes et syndicalistes.

La séance est ouverte. Il y avait, dans la salle, au moins quatre-vingts « camelots du Roy », et nous étions six. T'en souviens-tu, Munter ?

On nous avait promis la parole après Georges Valois.

Ce qui fut dit fut fait. Notre camarade « brayonnais » à la parole ; mais, aux premiers mots prononcés par lui, la table qui servait de tribune est renversée et notre ami est pris dessous.

Quatre-vingts contre six, et la bataille est engagée.

Les chaises, les bancs servent de projectiles.

La lumière s'éteint et, comme nous n'avons plus rien, nous faisons donner le « citoyen brayonnais ». Cinq minutes après, nous étions maîtres de la salle ; les « camelots », pour faire sentir à nos adversaires que nous avions de quoi les servir.

Voilà, coquins d'Action Française, ce que je voulais vous rappeler.

Vous nous attirez dans un guet-apens pour nous « bastonner », et c'est vous qui jetez la « trempe », six contre quatre-vingts !

Sachez, Georges Valois et Cie, que ce que nous avons fait hier, nous sommes capables de le refaire demain. Vous pouvez donc dire à Maurras qu'il fasse agrandir le trou de sa « chaise percée », au cas où il nous « chassera » supplémentaire le prendrait.

Parlons maintenant d'un autre specimen, recruté ces temps derniers par la « camelote ».

Vous ne devinez pas de qui je veux parler ? C'est de la « saloperie » (style Daudet) de Pierre Dumas.

Cela me ramène un peu en arrière : Lyon, mai 1910. (un peu avant que Monmousseau fasse le jaune). C'est la période électorale, et les anarchistes de Lyon, comme ceux des autres villes, vont dans toutes les réunions dénoncer la stupidité du suffrage universel.

A cette époque, il y avait, à Lyon, un bon noyau de copains.

Nous allons donc, un soir, au cirque Rancy — au coin de l'avenue de Saxe — dans la salle, il y avait au moins trois mille personnes. Augagneur, ancien maire de Lyon, qui revenait de Madagascar, les poches bien pleines, devait y prononcer un grand discours.

Nous étions là une trentaine d'anarchistes, pas plus, et nous écoutions les discours, candidats se disputant l'assiette au beurre. Ils auraient, d'ailleurs, bien pu se tuer tous entre eux que nous ne serions pas intervenus.

Or, Pierre Dumas, militant anarchiste, a paru. Il a dit les faits aux politiciens, les « foutent » en bas de la tribune, en vertu de la liberté que chacun doit avoir pour exprimer son opinion.

Ah ! mes amis ! Immédiatement, pour défendre P. Dumas, qui venait d'être frappé par les politiciens, nous nous levâmes, les compagnons présents — une trentaine — escaladèrent les gradins. Nous ne prononçâmes pas le temps de descendre les escaliers : nous nous laissions tomber sur la « poire des électeurs ». Puis, nous voilà sur la tribune. Nous la vidons en un rien de temps. Augagneur faisait, ce jour-là, un peu plus la même « gaule » que Millerand à Rueil en 1914.

J'entends encore le cri du grand Manypé : « Compagnons, sortez vos poignards ! T'en souviens-tu, Argence ? »

Les anarchistes ne provoquent pas : ils se défendent. On avait frappé le libertaire P. Dumas, ils sabotaient la réunion.

Les « électeurs conscients » se débarrassèrent à « fond de train ». Il ne restait plus dans cette grande salle que la poignée de compagnons.

Nous nous demandâmes bien ce que nous allions faire car nous pensions bien être « tabassés » en sortant.

Les échos de la bagarre avaient amené au coin de la rue Moncey et de l'avenue de Saxe une force de police considérable et une foule d'au moins cinq à six mille personnes.

Notre décision est vite prise : nous nous défendrons par tous les moyens.

Nous sortons donc, en chantant l'Hymne à l'Anarchie.

Devant nous « culot », ni la foule, ni les flics n'ont osé nous toucher. Au contraire, ils nous ouvraient le passage.

Voilà, camarades, ce que les anarchistes doivent faire pour se défendre, et ce qu'ils sont capables de refaire demain pour défendre leur liberté et leur vie contre les fascistes d'Action Française ou autres.

Mais que devenus les hommes qui participent à cette période d'action qui va de la grève des postiers à la grève des cheministes 1900-1910 ?

Mon cœur se serre en pensant aux défailles de certains.

P. Dumas, après avoir été fonctionnaire syndicaliste et membre du Parti socialiste, s'est vendu pour quelques sous aux coquins d'Action Française. Quelle tristesse !

Un crachat pour celui-là ! D'autres sont morts... tel le bon camarade Platano.

D'autres sont au bagne, d'autres en exil, pour avoir été des réfractaires, pour n'avoir pas voulu servir la patrie. Un bon souvenir pour ceux-là.

Heureusement qu'il en reste quelques-uns, n'est-ce pas, Ma Soupe ?

1909, mouvement des postiers. C'était le temps des « randonnées nocturnes », par solidarité avec les grévistes. N'est-ce pas, J. Sellenc ?

1909 encore, assassinat de Ferrer. La place Bellocour est noire de monde. Moutet, conseiller général, monté sur un banc, prêche le calme à outrance ; mais les anarchistes entraînent la foule au Mouvement, qui avait approuvé l'assassinat de Montjuich.

1910, grève des cheministes. « Une petite diversion » : le petit-bourgeois contre-révolutionnaire Louis Loezin « balance » au fusil et refuse de garder les voies ferrées. Le révolutionnaire Monmousseau, sous la protection des gendarmes, porte les ordres de mobilisation aux grévistes.

Je ne suis plus à Lyon. Me voilà à Puteaux, et là « le promenoir de nuit » recommence. Vous les rappelez-vous, Boudot, Couderc, Noterre, etc. ?

Je m'arrête là pour aujourd'hui. Pour encourager les jeunes, il n'y a rien de tel que de rappeler l'action des anciens. Ces vieux souvenirs doivent être aussi pour les fascistes, gens d'

ces techniques ou autres, argent, organisation, etc.

Il faudrait un moyen terme, et j'imagine qu'il serait efficace de créer des groupements de trois à six individus (c'est un maximum) qui se formeraient entre eux, autant que faire se peut, et dans tous les cas entre camarades se connaissant parfaitement, ou du moins, n'ayant rien de secret dans leur mode d'existence pour les autres compagnons.

Ces groupements seraient indépendants les uns des autres, mais sans signifier totalement, afin de se porter aide le cas échéant.

Ce système offrirait le double avantage de permettre une mise en commun de fonds et de connaissances suffisants à des entreprises d'une certaine envergure et, d'autre part, de travailler à la quasi-certitude que l'on peut compter sur la discrétion et le dévouement de ses camarades.

Je ne préconise là ni une romantique conspiration avec « perrière blonde et collet noir », ni plus qu'une « organisation de malfaiteurs », mais un moyen de lutte efficace, un bon outil pour abattre le grand mur de la prison sociale et le fascisme.

Parallèlement, continuerait la vie des groupes déjà existants afin de mener la propagande dans les journaux et de donner des conférences, ne fût-ce que pour donner un débouché au trop-plein des bavards et des copains en mal de copie.

Et afin que ceci ne reste pas non plus à l'état d'article de journal, nous lançons une vivante réclame, je convie les camarades de cette idée intéressante, à m'adresser 9, rue Louis-Blanc.

Georges SALANSON.

La Grève de la Faim

Les communistes Hoellin et Péri, maintenus arbitrairement en prison, ayant entrepris la grève de la faim pour obtenir leur libération, nos camarades Albertin, Content, Delecoeur, Lorient et Lorient, ont décidé, comme nous l'avons annoncé la semaine dernière, de commencer, à leur tour, le douloureux sacrifice.

Pourquoi Jane Morand a fait la grève de la faim

Dès qu'elle apprit la manifestation de la faim, notre camarade Jane Morand envoya un télégramme pour faire savoir aux grévistes de la faim qu'elle se solidariserait avec eux.

Elle commença donc la grève de la faim dimanche matin et fit connaître par la lettre suivante dont nous reproduisons ici un passage, les raisons de sa décision :

Maison centrale de Rennes, 18-5-23.

« Mes chers camarades grévistes de la faim,

« Tandis que vous souffrez chacun de votre côté, pendant de longs jours, soutenez la faim pour moi, je ne peux rester plus longtemps tranquille dans mon coin.

« Vous procédez pour atteindre le but est pourtant un moyen que je réprouve en lui-même parce qu'il tend à attiser sur nous la pitié de l'ennemi, la pitié du tyran, au supposant que celui-ci soit capable d'un quelconque sentiment humain.

« Il est toujours humiliant d'avoir à s'amoindrir, serait-ce même sciemment, pour un geste de protestation, mais plus humiliant encore d'être considéré comme un être inférieur, un être qui ne peut que se plaindre, un être qui ne peut que demander. Ce sentiment qui domine tout cela, c'est celui qui est l'objet. Et, de plus, mon devoir intime d'anarchiste me dit que je dois toujours m'efforcer à sauvegarder toute ma vitalité, toute mon énergie, que je dois tendre à amplifier, intensifier toujours plus ma puissance de volonté, mon désir d'être.

« Mon devoir intime d'anarchiste se révolte contre toute abnégation de son moi, contre toute abnégation de la dignité, mais il me dit aussi qu'il faut qu'on aime et qu'on aime, je dois la solidarité avec mes frères. Et, en ce moment, mes frères souffrent.

« Ainsi, mon devoir intime d'anarchiste me conduit à l'entraide fraternelle qui, aujourd'hui, se traduit par : souffrir aussi avec eux.

« Par solidarité, je ferai comme vous, mes camarades, et, si j'en ai le temps, je veux un résultat fructueux pour les humains contre les polichinelles qui, jusqu'ici, de par notre volonté, détiennent le pouvoir.

« Sinon la mort, je veux voir les champs de l'action mis en culture par les hommes, je veux la culture intensive, non élargie, tout il faut effectuer le labeur d'assainissement.

« SINON LA MORT, JE VEUX VOS LIBERTÉS ET JE VEUX LE RÉGIME POLITIQUE POUR MARTY, COTTIN ET GERMAINE BERTON.

« On leur refuse ce régime politique ?

« Dans ces conditions, je veux la preuve que la cause qui les fait victimes des polichinelles n'est pas essentiellement d'ordre politique ou si vous préférez n'est pas socialement humaine.

« En effet, Marty a refusé de tuer. Marty n'a pas voulu tuer des frères en révolte contre leurs tyrans : il est emprisonné et considéré comme criminel.

« Cottin, allant plus loin, a voulu aider ses frères en révolte : il a visé un tyran ; en prison comme criminel.

« Germaine Berton l'imite, elle abat un agent des tyrans ; elle aussi est emprisonnée.

« Je demande la preuve par quoi ces gestes différents dans l'acte ne sont pas des actes de révolte d'homme à homme, si ils n'ont pas la même cause principale ?

« Le respect du droit des peuples se libérant de leurs tyrans est le crime du premier. Abattez les tyrans est le crime des deux autres.

« Et pourtant, depuis 1789 nos ancêtres nous ont appris que la loi était la raison. Nos ancêtres se libèrent des tyrannies se seraient-ils trompés ? Mais alors, se sont trompés aussi les écrivains pour réinventer ces hauts faits de libération humaine ?

« Non, ils ne se sont pas trompés. Tout humain a droit à la vie. Et pour ce, en plus du régime politique pour ces trois premiers, il me faut la liberté pour Gaston Rolland et Goldsky et suivra l'amnistie pour tous parce que c'est assez de souffrance ! Oui, chère Germaine Berton, c'est trop, beaucoup trop de souffrance. Hélas ! courage mes camarades, mes frères, ne voyez avec vous. En voici une de plus pour encore un peu plus de souffrance...

« Allons, les humains, êtes-vous moins capables que les enfants qui, eux, savent briser hochets et polichinelles quand ils

n'en tirent plus satisfaction, et au besoin se font les tyrans quelque peu ?

« Allons, les hommes, les enfants et les mères, nous voudrions vivre. Courage donc, car pour ce faire il faut la culture profonde du champ florissant d'actions libératrices.

Germaine Berton solidaire des jeûneurs

A la nouvelle de ces incidents qui lui parvinrent tardivement à travers les murs de Saint-Lazare, notre chère Germaine Berton, bondissant d'indignation, ne pouvait qu'un geste ; ce fut celui qu'elle choisit : dès mercredi matin, elle aussi refusa toute nourriture afin de marquer sa pleine solidarité avec les prisonniers de la Santé et de la Centrale de Rennes.

Péri, Hoellin et Albertini à l'hôpital

Mais nos camarades Péri, Hoellin et Albertini, les premiers, s'affaiblissaient à un tel point qu'on devait les transporter à l'hôpital Cochin.

Là ils ne dépendaient plus de l'administration pénitentiaire. Aussi durent-ils se résigner à accepter la nourriture qu'on leur offrait.

Une lettre des anarchistes à la Santé

Nos camarades anarchistes de la Santé ont immédiatement rédigé la lettre suivante :

Quartier Politique de la Santé, le 23 mai 1923.

A TOUS NOS CAMARADES AUX RÉVOLUTIONNAIRES

Comme nous l'éprouvions le 14 mai dernier dans notre lettre au Ministre de la Justice, lui annonçant notre détermination de faire la grève de la faim, nous avions décidé notre protestation pour nous solidariser avec Hoellin et Péri, victimes de l'arbitraire gouvernemental. C'est assez dire combien notre protestation était subordonnée à la leur.

Maintenant que Hoellin et Péri sont hospitalisés à Cochin et qu'ils se sont décidés à absorber des aliments — leur protestation propre étant, de ce fait, virtuellement terminée —

Maintenant que le Sénat, réuni en Haute-Cour, va se prononcer sur leur cas et lui donner une sanction — solution que le gouvernement s'est refusé à trouver durant nos longs jours de jeûne —

Et sur avis de Hoellin et Péri que nous ayons à cesser la grève de la faim dès l'instant où ils s'alimentent — notre protestation n'a donc plus de raison d'être.

De plus, quoiqu'assez mal en point en effet, il n'y a pas lieu que nous continuions jusqu'au jour (qui ne tarderait pas, d'ailleurs, où l'on serait fâché de nous conduire à l'hôpital ; ce serait là un surcroît de souffrance inutile et combien inopérant.

Surintendant que l'on de nous — notre ami Albertini, qui a dû être envojé d'urgence à l'hôpital Cochin, vu la gravité de son état.

C'est pourquoi, dans ces conditions, aujourd'hui dixième jour de jeûne pour nous, nous nous décidons à cesser notre protestation, ayant pleinement conscience d'avoir accompli jusqu'au bout tout notre devoir de solidarité.

CONTENT, DELECOEUR, LÉNTENTE, LOREAL.

Nous avons adressé un télégramme à Jane Morand pour lui demander de cesser, elle aussi, sa protestation. Germaine Berton fut priée, par l'intermédiaire de son avocat, de ne pas persister dans un sacrifice, qui ne nous paraît pas un sacrifice.

Et maintenant la parole et les actes appartiennent à ceux qui sont libres. N'allons pas nous imposer l'amnistie ?

Aux hommes... s'il y en a encore !

Eh là-bas, vous autres... Eliez-vous donc devenus complètement sourds, que vous ne bougiez pas plus que des pierres ? On vous disait qu'un fond d'une geôle il y avait des hommes qui se laissaient mourir pour une idée...

Une idée ! Cela n'éveille rien dans vos cœurs obtus, à vous les charognards gâtés de tous les joies que dispense la fortune. Car ne vous émeut pas l'avantage d'une idée — vous autres — des gâcheries terribles et corvées à merci.

Vous êtes d'ailleurs pareillement méprisables, à quelque côté de la barricade sociale que vous appartenez. La seule distinction qui soit possible de faire entre vous, c'est que vous êtes des gâcheries terribles et corvées à merci.

« SINON LA MORT, JE VEUX VOS LIBERTÉS ET JE VEUX LE RÉGIME POLITIQUE POUR MARTY, COTTIN ET GERMAINE BERTON.

« On leur refuse ce régime politique ?

« Dans ces conditions, je veux la preuve que la cause qui les fait victimes des polichinelles n'est pas essentiellement d'ordre politique ou si vous préférez n'est pas socialement humaine.

« En effet, Marty a refusé de tuer. Marty n'a pas voulu tuer des frères en révolte contre leurs tyrans : il est emprisonné et considéré comme criminel.

« Cottin, allant plus loin, a voulu aider ses frères en révolte : il a visé un tyran ; en prison comme criminel.

« Germaine Berton l'imite, elle abat un agent des tyrans ; elle aussi est emprisonnée.

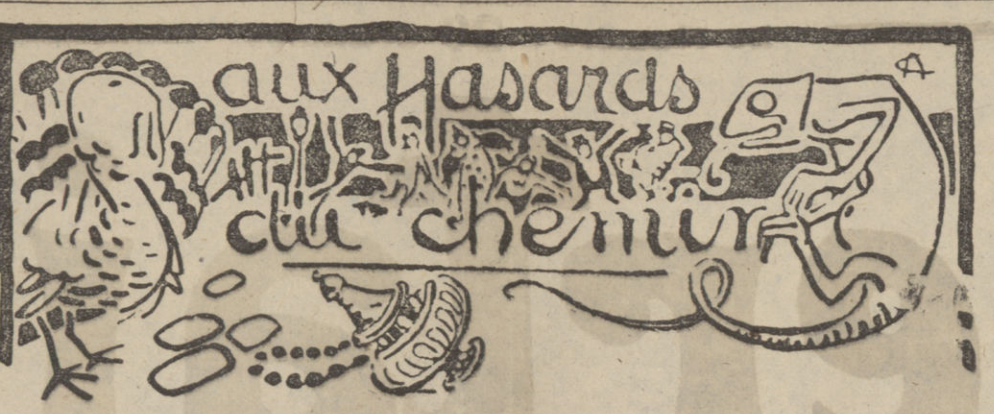
« Je demande la preuve par quoi ces gestes différents dans l'acte ne sont pas des actes de révolte d'homme à homme, si ils n'ont pas la même cause principale ?

« Le respect du droit des peuples se libérant de leurs tyrans est le crime du premier. Abattez les tyrans est le crime des deux autres.

« Et pourtant, depuis 1789 nos ancêtres nous ont appris que la loi était la raison. Nos ancêtres se libèrent des tyrannies se seraient-ils trompés ? Mais alors, se sont trompés aussi les écrivains pour réinventer ces hauts faits de libération humaine ?

« Non, ils ne se sont pas trompés. Tout humain a droit à la vie. Et pour ce, en plus du régime politique pour ces trois premiers, il me faut la liberté pour Gaston Rolland et Goldsky et suivra l'amnistie pour tous parce que c'est assez de souffrance ! Oui, chère Germaine Berton, c'est trop, beaucoup trop de souffrance. Hélas ! courage mes camarades, mes frères, ne voyez avec vous. En voici une de plus pour encore un peu plus de souffrance...

« Allons, les humains, êtes-vous moins capables que les enfants qui, eux, savent briser hochets et polichinelles quand ils



Apologie du « crime de meurtre »

Certes, vous seriez bien étonnés si je vous disais qu'un journal réactionnaire a osé publier en article « leader », une apologie du « crime de meurtre », et que ce « crime de meurtre » (pour employer les termes dont on se sert pour arrêter tous ceux qui défendent Cottin et Germaine Berton) est un assassinat politique — que les réactionnaires condamnent avec tant d'ardeur quand c'est un des leurs qui en est la victime.

Et pourtant, cela est ! et le journal dont il est question est un quotidien catholique et réactionnaire.

Dans le « Gaulois » du 15 mai, le sieur Pierre Balthus fait, sur une colonne et demie, l'apologie la plus manifeste du meurtre de Vorovski — et il termine ainsi son article :

« Un résumé, peut-on s'étonner, dans ces conditions, qu'il se soit trouvé des victimes qui n'ont pu contenir et n'ont pas supporté jusqu'au bout, sans broncher, le couteau qu'on leur a plongé dans la plaie ouverte... »

Les coups de revolver qui se firent entendre l'autre jour à Lausanne n'ont pas besoin d'autres commentaires.

Parions que si l'un de nous s'avisait de transcrire ces quelques lignes pour les appliquer au cas Cottin, il ne s'écroulerait pas quinze jours avant qu'il ne soit écroué à la Santé.

Ben, mon salaud !

M. Victor Marguerite vient de se signaler d'une façon toute particulière. Avec sa « Garçonne », il nous avait déjà montré qu'il possédait une formidable dose de culot ; mais il vient, cette fois-ci, de se surpasser.

Dans sa page littéraire du « Peuple » du 15 mai, il s'attaque à Pierre-Pujo pour son beau livre : « Plutarque à mentir », dans lequel sont démasqués de vertes façons les vieux bonzes militaires qui faisaient jusqu'alors figures de héros.

Mais il éprouve le besoin, après avoir congratuler son confrère, de placer cette petite phrase qui ne manque vraiment pas de saveur :

« Remercions M. de Pierre-Pujo — nous qui nous sommes point comme lui des aristos, mais de simples fils du peuple exécutés du bourrage de crânes et seulement avides de travailler en paix — remerciez-le d'avoir une fois de plus, et si totalement, dégonflé la baudouche.

Quand on sait que l'auteur de la « Garçonne » est le fils du général Jean-Auguste Marguerite, ces lignes offrent vraiment un caractère original.

Enfant du peuple, vous ? Allons donc ! Les généraux sont des gens qui font métier d'assassiner, et ne font pas partie du Peuple destiné à leur fournir leurs contingents de victimes.

Et ce travail que vous désirez accomplir en paix, c'est sans doute l'inspection des travaux d'aménagement de votre château sur la Côte d'Azur ?

Vraiment, ce vieux Victor a voulu se payer la tête de ses lecteurs. Et en cela, il n'a fait que se mettre à la page du « grand quotidien syndicaliste ».

Enfant du Peuple, collaborateur du Peuple. Pauvre peuple !

Errare humanum...

L'enfant terrible du Parti Communiste, celui qu'on a nommé le « petit fripouille de Sovain », vient de nous démontrer que tous ceux qui croient au coup de force bolchevique de novembre 1917 se fichaient le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

En ce style boursif qui lui est propre, il consent à faire du royal de sa « Vérité Sovainienne aux lecteurs de l'« Humanité ».

Il écrit, dans le numéro du 21 mai au quotidien communiste, tout un article destiné à redresser cette erreur.

Oyez plutôt :

Il faut détruire la légende du « coup d'Etat » bolchevique de novembre 1917. Peut-on appeler coup d'Etat le passage du pouvoir aux Soviets, ayant représenté la totalité des travailleurs et ayant résolu dans leur immense majorité la question du pouvoir ? Beaucoup de camarades même ont osé répondre à l'action d'une « minorité agissante » de bolcheviks, laquelle aurait réussi grâce à son flair politique et à son audace. C'est une erreur absolue.

Et quoi ? les anarchistes avaient donc raison lorsqu'ils déniaient au bolchevisme le mérite d'avoir « fait » la Révolution de Novembre ?

Non, mais ils affirmaient que ce mouvement était le résultat des menées de tous les groupements qui ne voulaient pas accepter la République démocratique et bourgeoise que Kerensky prétendait instaurer en Russie.

Il était bon que cela fut affirmé par un orthodoxe bolchevique et nous remercions de grand cœur ce petit Sovain de nous avoir fait cet aveu.

Mais c'est égal, quand Zinoviev va lire ces lignes, il va faire une drôle de tête !

Il est vrai qu'il pourra se consoler en pensant qu'un vieux proverbe dit : « La vérité sort de la bouche des enfants ».

Et vive la logique, mon de Dieu !

Seulement, le plus rigolo, c'est de lire ensuite ceci :

Certes, sans le parti bolchevique, il n'y aurait pas eu de révolution sociale ; certes, sans les bolcheviks, sans cette avant-garde consciente et initiée, le peuple russe aurait vite perdu les fruits de sa victoire, la révolution aurait vite sombré dans le marécage démocratique ; mais le parti bolchevique n'a réussi que parce qu'il a su entraîner la grande majorité du prolétariat et des paysans.

Et là, à vrai dire, notre Sovain se paie carrément la tête de ses lecteurs, qu'il doit prendre pour des imbéciles incurables.

S'il avait avec lui la majorité du prolétariat russe, c'est que cette majorité partageait le point de vue du parti bolchevique.

Et alors, quel besoin a-t-il eu de les entraîner ?

Mais, enfin, ça fait toujours plaisir de savoir que... sans le parti bolchevique il n'y aurait pas eu de révolution sociale ; comme de savoir que : sans Sovain, il se trouverait peut-être encore quelqu'un pour prendre les affirmations bolcheviques au sérieux.

Faut-il être stupide, quand même !

Mais quand je vous dis que nous sommes tous des ânes bêtes de ne pas comprendre cela ! Car Sovain s'exprime assez clairement pour se faire comprendre.

Toujours dans son article du 21 mai, il nous dit :

Et le pouvoir bolchevique dure parce qu'il est soutenu depuis six ans par cette majorité consciente. Il faut être aveugle, sourd et infirme du cerveau pour ne pas comprendre un fait aussi simple, aussi évident.

Vous avez bien lu : le pouvoir bolchevique est soutenu par cette MAJORITÉ CONSCIENTE. Et pensez bien que cette majorité représente la TOTALITÉ DES TRAVAILLEURS ! Cette majorité, qui est une totalité — ou cette totalité qui est une majorité — est vraiment une trouvaille.

Seulement, si vraiment la totalité-majorité du prolétariat est bolchevique, et si, chose plus grave, elle est consciente, il me demande pourquoi le Parti Communiste lui impose sa dictature. Car il est bien entendu que les bolcheviks sont partisans de la dictature uniquement parce que le prolétariat n'est pas assez conscient pour se passer de maîtres.

Mais prenez garde de ne pas être de l'avis de Sovain, sans cela vous prendrez pour un aveugle sourd et infirme du cerveau, ce qui ne comprend pas ce fait aussi simple, aussi évident :

Il est vrai qu'il y a un fait plus simple et plus évident et que beaucoup d'infirmités du cerveau ne comprennent pas, c'est qu'il se trouve encore des gens pour se laisser prendre à de telles parades.

LE ROMANICHELO.

En lisant...

Chez nos amis de Londres. — Etudiant le rôle des anarchistes dans les révolutions qui pourraient surgir, Freedom (mai) ne se leurre pas et ne cache pas les innombrables difficultés que nous aurions à surmonter. Envisageant le cas, le plus probable, où la révolution serait amenée par les communistes autoritaires, M. N. écrit : « Un mouvement déclenché par le Parti Communiste mettrait les Anarchistes devant un dilemme. Ils aideraient à détruire, mais ils ne pourraient pas aider à reconstruire. S'ils s'abstenaient, ils ne pourraient toucher aux fruits de la victoire ; mais, s'ils aidaient, ils en seraient à peu près de même et, en plus, ils auraient à combattre. Au cas où ils gagneraient, que pourraient-ils faire avec des autoritaires grincheux, aussi hostiles à notre but qu'aujourd'hui ? Le réprimer serait un acte dégradant pour l'Anarchisme, et ce serait une autre forme de dictature. »

Ariel ou la vie de Shelley. — La Revue Hebdomadaire publie, au sujet de Shelley, un portrait du philosophe anarchiste William Godwin. Marcel Martinet a raison : on voit bien qu'ils sont morts...

Un Méséisme qui a du style. — C'est Maurice Pujo. Dans l'Action Française du 12-5-23 il signe ce petit chef-d'œuvre : « Mon cher Monsieur L'abbé Trochu, le « fondement » ce sont vos affiches elles-mêmes, et ce fondement-là, le masque arraché, mérite qu'on y mette le pied. »

Je comprends, Monsieur Pujo, comme « pied » vous êtes un peu là !

Charlotte Corday et Germaine Berton. — Pierre Hamp a comparé Germaine Berton à Charlotte Corday. Beaucoup de camarades ont fait de même. Toutefois, à part le courage, commun aux deux jeunes filles, il n'existe aucune ressemblance entre les deux gosses. Germaine Berton a tué un policier avéré. Charlotte Corday a tué un anarchiste. Aucune figure ne fut plus calomniée, dans l'histoire, que celle de Marat. On a réussi à le faire passer pour l'homme le plus sanguinaire de la Révolution, et cela au mépris de toute vérité. Dans la tourmente révolutionnaire, Marat, au contraire, protégea les savants et leur fit avoir la vie sauve sans se soucier de leurs opinions réactionnaires (un exemple : le physicien Charles, mari de l'Elvire chantée par Lamartine). Et s'il se fit haïr ce fut par son intégrité et son courage. On voit donc que la comparaison entre Charlotte Corday et Germaine Berton ne peut aller bien loin.

Chez les camelots. — Décidément, à l'A. F., le gâtisme s'est à l'état épidémique. Voici les vers que l'on trouve dans l'organe de l'écrivain Maurras :

Gloire à Jannard, académicien, Bien qu'il n'ait jamais écrit rien, Ce qui, du reste est un grand bien, Mais surtout quand il est sous la coupole Pour compenser, il va représenter l'école De Bonnevay : celle d'Eole.

Sans commentaires.

Au sujet de « Terre Libre ». — Mes camarades de Terre Libre protestent contre l'outrage que j'ai fait paraître ici, ces temps derniers. Ils me disent n'avoir pas eu l'intention d'attaquer les militants de l'U. A. Tant mieux ! Mais pourquoi diable employer des phrases prêtant à l'équivoque ? Quant au second point, par leur protestation même, ils ne prouvent qu'ils ne connaissent pas la valeur des mots. Voyez plutôt : au sujet de Wullens ils écrivent que « trouver sa critique trop superficielle, c'est la désirer plus copieuse ».

Ah ! non ! Il y a une différence entre : trouver une critique superficielle, et : trouver une critique laconique, par exemple. Le mot superficielle entraîne toujours avec lui un sens péjoratif.

En voulant faire une simple remarque à Wullens, Terre Libre lui porte une estocade. Mais je sais très bien que les camarades de Terre Libre sont de sincères militants et je n'ai jamais douté de leur bonne foi.

Georges VIDAL.

LE GROUPE DES JEUNESSES ANARCHISTES

organisé pour le vendredi 25 mai, à 20 h. 30 à la Maison Commune, 49, rue de Bretagne, une

GRANDE CONFÉRENCE

par le camarade « Pierre », du Parti communiste, pour répondre au camarade « Chazoff » sur :

La nécessité de l'Armée rouge

ET DE LA Dictature du Proletariat en Russie

sujet traité antérieurement.

Le prix d'entrée est 0 fr. 50 par personne.

Chronique Théâtrale

THEATRE DU VIEUX-COLOMBIER :

BASTOS LE HARDI, comédie en 4 actes de Léon Régis et François de Veynes.

On ne nous dit pas si la royauté est héréditaire en Bergovie... puissance commerciale... En tout cas les rois ne languissent pas sur le trône. Lassés très vite par les fonctions royales, ils fuient sur la vaste mer... Au moment où Bastos le Hardi est roi, il vient de s'en aller, il était trop délicat, trop rêveur, pour se contenter de ce métier ridicule de roi... C'était un homme.

Le premier ministre qui lui ne démissionne jamais, la comtesse d'Upsala, sa maîtresse, cherchant un roi... Ils chargent le chef de la police de trouver un homme peu dangereux, persévérant, qui ne connaît pas encore l'étendue de ses privilèges de roi. Son caractère indéfini répute à prendre la moindre décision, il prendrait bien vite pourtant celle de fuir, si la comtesse Upsala qui l'avait des débuts, ne finissait pas en un ménage assez sincère pour n'être pas grossier, à l'égard de la police, qui par un égoïsme vulgaire, s'adonne à n'agir que par un égoïsme vulgaire.

Il se montre d'instinct un roi plein d'autorité, c'est-à-dire sans scrupule et Joseph Bastos de tendu que les bolcheviks sont partisans de la dictature uniquement parce que le prolétariat n'est pas assez conscient pour se passer de maîtres.

Mais prenez garde de ne pas être de l'avis de Sovain, sans cela vous prendrez pour un aveugle sourd et infirme du cerveau, ce qui ne comprend pas ce fait aussi simple, aussi évident :

Il est vrai qu'il y a un fait plus simple et plus évident et que beaucoup d'infirmités du cerveau ne comprennent pas, c'est qu'il se trouve encore des gens pour se laisser prendre à de telles parades.

LE ROMANICHELO.

En lisant...

Chez nos amis de Londres. — Etudiant le rôle des anarchistes dans les révolutions qui pourraient surgir, Freedom (mai) ne se leurre pas et ne cache pas les innombrables difficultés que nous aurions à surmonter. Envisageant le cas, le plus probable, où la révolution serait amenée par les communistes autoritaires, M. N. écrit : « Un mouvement déclenché par le Parti Communiste mettrait les Anarchistes devant un dilemme. Ils aideraient à détruire, mais ils ne pourraient pas aider à reconstruire. S'ils s'abstenaient, ils ne pourraient toucher aux fruits de la victoire ; mais, s'ils aidaient, ils en seraient à peu près de même et, en plus, ils auraient à combattre. Au cas où ils gagneraient, que pourraient-ils faire avec des autoritaires grincheux, aussi hostiles à notre but qu'aujourd'hui ? Le réprimer serait un acte dégradant pour l'Anarchisme, et ce serait une autre forme de dictature. »

Ariel ou la vie de Shelley. — La Revue Hebdomadaire publie, au sujet de Shelley, un portrait du philosophe anarchiste William Godwin. Marcel Martinet a raison : on voit bien qu'ils sont morts...

Un Méséisme qui a du style. — C'est Maurice Pujo. Dans l'Action Française du 12-5-23 il signe ce petit chef-d'œuvre : « Mon cher Monsieur L'abbé Trochu, le « fondement » ce sont vos affiches elles-mêmes, et ce fondement-là, le masque arraché, mérite qu'on y mette le pied. »

Je comprends, Monsieur Pujo, comme « pied » vous êtes un peu là !

Charlotte Corday et Germaine Berton. — Pierre Hamp a comparé Germaine Berton à Charlotte Corday. Beaucoup de camarades ont fait de même. Toutefois, à part le courage, commun aux deux jeunes filles, il n'existe aucune ressemblance entre les deux gosses. Germaine Berton a tué un policier avéré. Charlotte Corday a tué un anarchiste. Aucune figure ne fut plus calomniée, dans l'histoire, que celle de Marat. On a réussi à le faire passer pour l'homme le plus sanguinaire de la Révolution, et cela au mépris de toute vérité. Dans la tourmente révolutionnaire, Marat, au contraire, protégea les savants et leur fit avoir la vie sauve sans se soucier de leurs opinions réactionnaires (un exemple : le physicien Charles, mari de l'Elvire chantée par Lamartine). Et s'il se fit haïr ce fut par son intégrité et son courage. On voit donc que la comparaison entre Charlotte Corday et Germaine Berton ne peut aller bien loin.

Chez les camelots. — Décidément, à l'A. F., le gâtisme s'est à l'état épidémique. Voici les vers que l'on trouve dans l'organe de l'écrivain Maurras :

Gloire à Jannard, académicien, Bien qu'il n'ait jamais écrit rien, Ce qui, du reste est un grand bien, Mais surtout quand il est sous la coupole Pour compenser, il va représenter l'école De Bonnevay : celle d'Eole.

Sans commentaires.

Au sujet de « Terre Libre ». — Mes camarades de Terre Libre protestent contre l'outrage que j'ai fait paraître ici, ces temps derniers. Ils me disent n'avoir pas eu l'intention d'attaquer les militants de l'U. A. Tant mieux ! Mais pourquoi diable employer des phrases prêtant à l'équivoque ? Quant au second point, par leur protestation même, ils ne prouvent qu'ils ne connaissent pas la valeur des mots. Voyez plutôt : au sujet de Wullens ils écrivent que « trouver sa critique trop superficielle, c'est la désirer plus copieuse ».

Ah ! non ! Il y a une différence entre : trouver une critique superficielle, et : trouver une critique laconique, par exemple. Le mot superficielle entraîne toujours avec lui un sens péjoratif.

En voulant faire une simple remarque à Wullens, Terre Libre lui porte une estocade. Mais je sais très bien que les camarades de Terre Libre sont de sincères militants et je n'ai jamais douté de leur bonne foi.

Georges VIDAL.

LE GROUPE DES JEUNESSES ANARCHISTES

organisé pour le vendredi 25 mai, à 20 h. 30 à la Maison Commune, 49, rue de Bretagne, une

